



BIENVENUE



EN 2050

Vingt-cinq ans nous séparent de 2050, devenu l'horizon symbolique de nos projections collectives. Nous voici aux portes d'une mutation sociétale tandis que les signaux d'alarme se multiplient autour du globe, témoignant d'une ère de l'épuisement.

Cependant, pointent les prémices d'une renaissance. Jamais l'humanité n'a disposé d'autant de connaissances et d'outils d'innovation. Jamais les jeunes générations n'ont été aussi mobilisées. Dans les laboratoires, les mouvements citoyens, dans les campagnes comme dans les métropoles, s'inventent déjà d'autres possibles pour demain.

L'enjeu n'est pas de savoir si nous survivrons à 2050, mais comment nous y vivrons. Serons-nous devenus des citoyens respectueux d'une planète vivante ? Quelles valeurs nous auront guidés ? Sur quoi aurons-nous cédé ? Quels équilibres aurons-nous réinventés ?

À quelques encablures du présent, un avenir se façonne. Nos actions individuelles et collectives n'y sont pas étrangères. Elles naissent de nos imaginaires, de nos audaces, de nos analyses lucides, de notre capacité à anticiper, à innover, à nous adapter.

Nous avons voulu donner la parole à celles et ceux qui, par leur expertise, leur engagement, leur vision, contribuent déjà à dessiner les contours de ce monde d'après. Ce dossier n'est ni un exercice de futurologie, ni un catalogue de solutions miracles. Nous proposons plutôt une invitation au voyage, une exploration des possibles, un questionnement sur les voies que nous pourrions emprunter. Car si l'avenir reste incertain, une chose est sûre : il sera ce que nous en ferons. Et le voyage commence maintenant.



1 REDÉPLOYER LES *IMAGINAIRES*

NOUVEL ENGRENAGE DANS LA FABRIQUE DES IMAGINAIRES ?

Des dizaines d'heures par semaine devant un écran, un marketing omniprésent, des algorithmes façonnant nos désirs, des IA génératives se substituant à notre pensée... Nos vies occidentales deviendraient-elles insidieusement le reflet de la Silicon Valley et du CAC 40, d'un récit dominant colonisant nos imaginaires ?

Serait-il «plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme» ? Cette formule citée par le philosophe britannique Mark Fisher résume notre impasse : le capitalisme comme «barrière invisible»¹. Or ce verrouillage mental nous empêche de proposer un modèle de société différent. Pour Mark Fisher et bien d'autres gardiens du sens critique, briser ce carcan de l'imaginaire représente l'enjeu intellectuel et politique

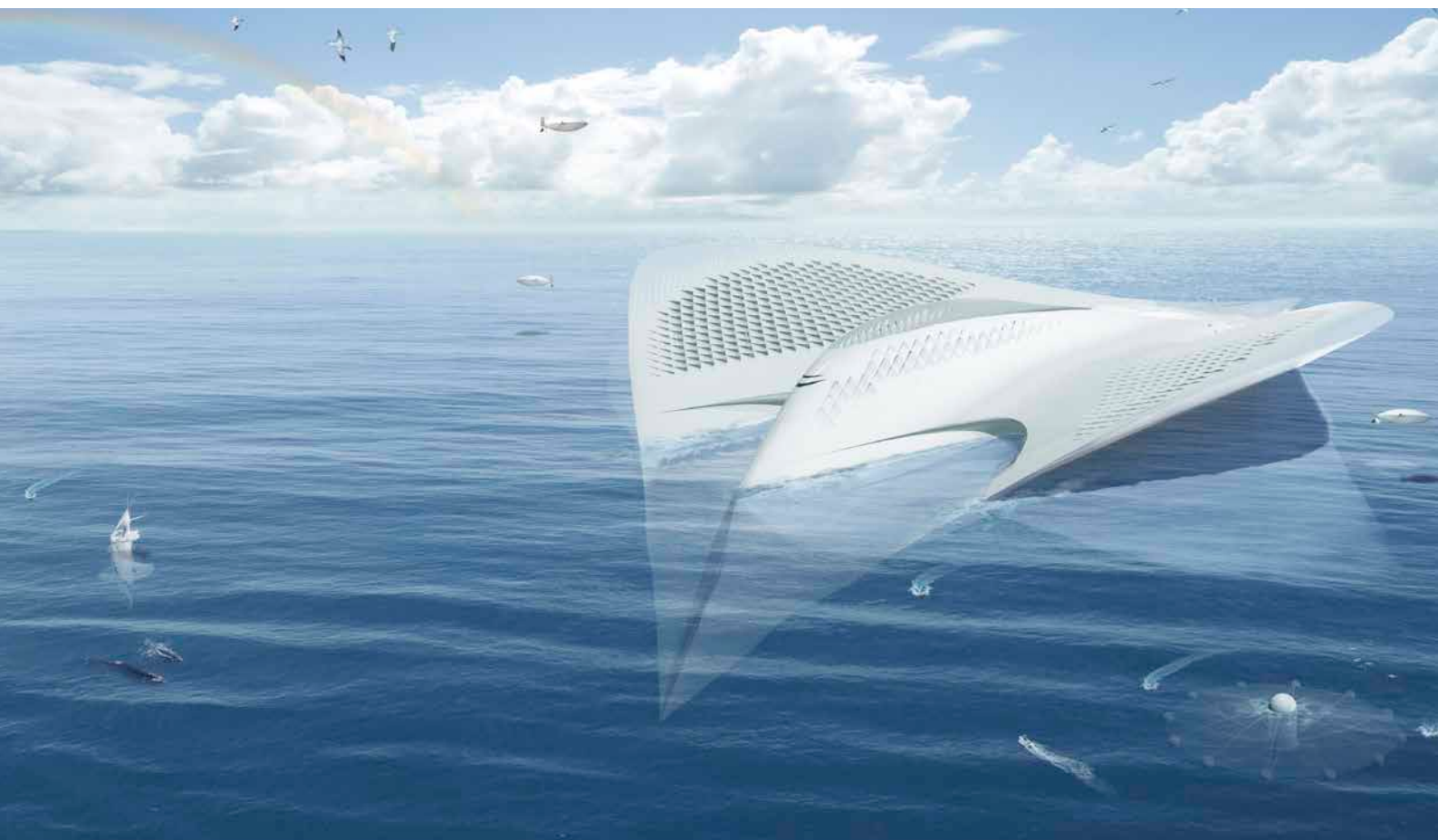
majeur de notre époque. Car comment transformer un système qu'on ne peut même pas imaginer autrement ?

Les rapports scientifiques s'accumulent, les technologies vertes se développent, les politiques publiques esquissent des engagements mais le changement tarde à s'opérer à l'échelle nécessaire. Comment mobiliser huit milliards d'êtres humains pour pallier l'urgence écologique ? Et si la clé résidait dans le réveil d'une faculté fondatrice des sociétés, à savoir l'imagination ?

LE POUVOIR DES RÉCITS

Le ciment invisible de nos civilisations, et ce depuis des millénaires, serait fait de récits partagés, constate notamment Yuval Noah Harari. L'historien et auteur du best-seller mondial *Sapiens* place au centre des sociétés la capacité humaine à coopérer grâce à des

| *Projet de l'architecte Jacques Rougerie : université flottante internationale consacrée à l'océanographie, inspirée du biomimétisme et dénommée La Cité des Mériens.*



- ¹ Mark Fisher, *Le Réalisme capitaliste*, Entremonde, 2018.
- ² Naomi Klein, *Tout peut changer : capitalisme et changement climatique*, Actes Sud, 2015.
- ³ ADEME, *Mobiliser la société à travers le prisme de l'imaginaire*, 2024.
- ⁴ Selon le média des professionnels du digital BDM, 2025.
- ⁵ Propos recueillis par Apolline Guillot pour Philonomist, *Ce sont les marques qui façonnent notre imaginaire collectif*, 2023.
- ⁶ Dominique Bourg et Kerry Whiteside, *Vers une démocratie écologique*, Seuil, 2010.
- ⁷ Cynthia Fleury, Antoine Fenoglio, *Ce qui ne peut être volé. Charte du Verstoehlen*, Tracts Gallimard, 2022.



© Créations Jacques Rougerie

fictionnelles communes, cette «toile de sens intersubjective». Ces mythes fondateurs, qui ont façonné les sociétés humaines, se sont mués en un récit qui conduit à une impasse : l'habitabilité de la planète mise en péril.

Et à l'ère du numérique, cette fabrique des imaginaires s'intensifie. Plus que jamais, comprendre le pouvoir des histoires devient crucial pour décrypter – et peut-être transformer – nos sociétés. Comment changer de récit ? Que peut l'imagination face à ce défi pressant ?

CHANGER NOS REPRÉSENTATIONS

«Il y a quelque chose qui s'est cassé dans le muscle de l'imaginaire concernant le futur», avance l'historien et prospectiviste Mathieu Baudin. «Le changement climatique est un échec de l'imagination» assène l'écrivaine Naomi Klein². Dès lors, comment se démarquer des récits dominants ? Comment renouer avec une imagination créatrice – que le philosophe Nietzsche, dans un ^{xix}^e siècle crépusculaire rivié aux promesses du progrès, appelait déjà de ses vœux ?

Commençons par repérer la mainmise invisible du récit extractiviste et consumériste sur nos représentations, nos comportements et nos désirs. Détail qui donne à lui seul la température d'un corps social : nombre d'entre nous connaissent mieux les slogans de grandes marques que les chants d'oiseau, souligne Jules Colé dans son rapport de l'ADEME³. L'investissement dans le marketing surpasse largement celui placé dans l'économie circulaire. Depuis Guy Debord et sa «société du spectacle», nombre de philosophes et sociologues ont alerté sur cette question des imaginaires carencés, d'autant plus marquée à l'heure de l'essor de secteurs tels que celui des jeux vidéo (plus de 3 milliards de joueurs recensés⁴). «Ce sont d'abord les marques qui façonnent notre imaginaire collectif», observe l'essayiste Raphaël Llorca⁵. Et ce jusque dans des parties improbables de notre psyché et du monde.

Comment faire émerger des récits différents et devenir des «imaginacteurs» participant au façonnement de nouvelles représentations collectives qui prennent soin des relations au vivant et intègrent les enjeux planétaires ? Un nouveau contrat social peut-il émerger de cet effort individuel et collectif de ressaisissement ?

CONCEVOIR LE FUTUR

Le chercheur Daniel Kaplan, co-fondateur du réseau mondial Université de la Pluralité, identifie notamment deux grands imaginaires du futur qui peuvent ralentir les efforts de transition : celui des limites à dépasser (technoscience) et celui des limites à intégrer (écologie). C'est dans ce second courant qu'émergent des visions renouvelées.

Une fabrique du futur est à l'œuvre. Des architectes imaginent des cités végétalisées (Luc Schuiten) ou mérielles (Jacques Rougerie). Les travaux de prospective se multiplient, tout comme les observatoires du futur, alliances et collectifs, ateliers immersifs, assemblées citoyennes, projets pilotes des transitions... Certains sont au stade expérimental, d'autres se déploient et font déjà bouger les lignes d'une société en mal de perspective, fécondant certains territoires et laissant présager des modèles sociétaux différents, coconstruits, souvent désirables, plus en phase avec les enjeux d'atténuation comme d'adaptation.

Le carburant de cette fabrique ne sont autres que les récits créatifs. Qui les produit ? L'enquête de l'ADEME identifie treize catégories d'imaginacteurs, tous susceptibles d'influencer nos représentations collectives. Des intellectuels aux artistes, des créateurs de contenus aux politiques, en passant par les scientifiques et les citoyens eux-mêmes, tous peuvent jouer un rôle décisif dans des segments sociétaux différents.

Parmi eux, les penseurs préparent le terreau des imaginaires, identifient les cassures, comme le bouleversement du rapport au temps et à l'espace logé dans l'expérience de la finitude planétaire propre à la post-modernité : «Les problèmes écologiques nous font passer au monde de la biosphère, à nouveau clos et resserré, caractérisé par un allongement du temps de l'action», analysent Dominique Bourg et Kerry Whiteside⁶. La philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury conceptualise un nouveau paradigme social et planétaire à travers la Charte du Verstoehlen⁷ ou le concept du «care», du soin. D'autres penseurs (David Abram, Bruno Latour, Michel Serres, Elisabeth Kolbert, Baptiste Morizot, Vinciane Despret...) ont caractérisé une série de glissements qui augure un autre rapport au vivant.

Les artistes jouent en outre un rôle crucial, créant des formes à haute teneur émotionnelle capables de véhiculer des mondes, voire les ferment d'un changement civilisationnel. Richard Powers imagine une symbiose entre humains et arbres dans *L'Arbre Monde*, Alain Damasio crée ses «furtifs» métabolisant le vivant, Laure Limongi fait émerger de nouveaux langages hybridés avec les cétacés et les crustacés, Tomás Saraceno crée des toiles arachnéennes sursensibles. «Les artistes sont les leaders culturels : ils ont le pouvoir magique d'ensemencer l'imaginaire», résume Magali Payen d'Imagine 2050.

IMAGINAIRE DE LA RELIANCE CONTRE IMAGINAIRE DU DÉSASTRE

«Faut-il attendre une catastrophe pour se remettre en question ?», s'interroge l'un des participants d'un projet de recherche lancé en 2019 par le Parc national de Port-Cros. Après avoir établi un diagnostic reflétant les risques de montée des eaux (un mètre d'ici 2050) et d'incendie, ou l'impact grandissant du tourisme de masse, une soixantaine d'habitants ont imaginé l'avenir de leur île. Sous la houlette de Charlotte Michel, coordinatrice de CAP 2050, les Porquerolles ont dégagé trois scénarios : une île-bunker, un laboratoire biotechnologique high-tech, une transition basée sur l'adaptation. Or ces visions ont déjà débouché sur des actions concrètes : scierie mobile, moulin à huile partagé, troupeau d'ânes contre les incendies, observatoires citoyens du littoral...

Ce modèle de résilience territoriale moulé autour du futur pourrait bien inspirer d'autres îles vulnérables face aux défis actuels.

De même, lors du Green Shift Festival 2025 organisé par la Fondation Prince Albert II de Monaco, une expérience prospectiviste a permis d'imaginer un 2050 où les crises sont devenues des bascules positives. Ces récits porteurs d'un imaginaire de la reliance (reconnaissance des droits du vivant dans la Constitution, mouvement citoyen mondial pour l'interdiction des pesticides...) donnent des raisons d'espérer et d'agir maintenant.

À QUAND LE POINT DE BASCULE ?

Reste la question de savoir à partir de quand les nouveaux récits redéfiniront les termes du contrat social et planétaire. «C'est seulement lorsqu'une masse critique de citoyens adhérera à des récits en phase avec les enjeux globaux que nous pourrions espérer un point de bascule de la société», souligne le rapport de l'ADEME. Comme le résume le sociologue Erwan Lecœur : «Les batailles culturelles précèdent toujours les batailles politiques, d'où l'importance de se saisir du levier de la culture et de l'imaginaire si l'on veut engager des transformations écologiques au sein de nos sociétés».

L'horizon 2050 naît d'abord dans notre regard, prend corps avec des histoires qui donnent envie d'agir.

65%

des participants reconnaissent
les bénéfices de la fiction pour
sensibiliser à l'environnement

(Source : Étude « Des Récits et des Actes »,
Place to B/ADEME/BVA, 2022)

93%

des Français remettent en cause
le modèle de consommation actuel

(Source : Baromètre GreenFlex-ADEME, cité dans
le rapport Mobiliser la société à travers le prisme
de l'imaginaire, ADEME, 2024)



Hors champs, un cabinet de curiosités où se côtoient un sac Magellan en cuir de champignon, une doxa room qui signale les mots piégés, un traducteur de sentients et une plantoïde augmentée... Ces objets atypiques entourent l'historien, prospectiviste et directeur de l'Institut des Futurs souhaitables **Mathieu Baudin**, qui explore les chemins de la prospective. Entre philosophie de l'action et poésie opérative, il dessine les contours d'une métamorphose civilisationnelle nécessaire. Son institut a déjà formé 2 000 personnes, «conspirateurs positifs» qui ont commencé à changer le monde.

LA PROSPECTIVE POÉTIQUE FACE À L'AUTOMNE DE NOTRE CIVILISATION

La prospective a été formalisée dans les années 1950. Comment vous inscrivez-vous dans ce courant de pensée ?

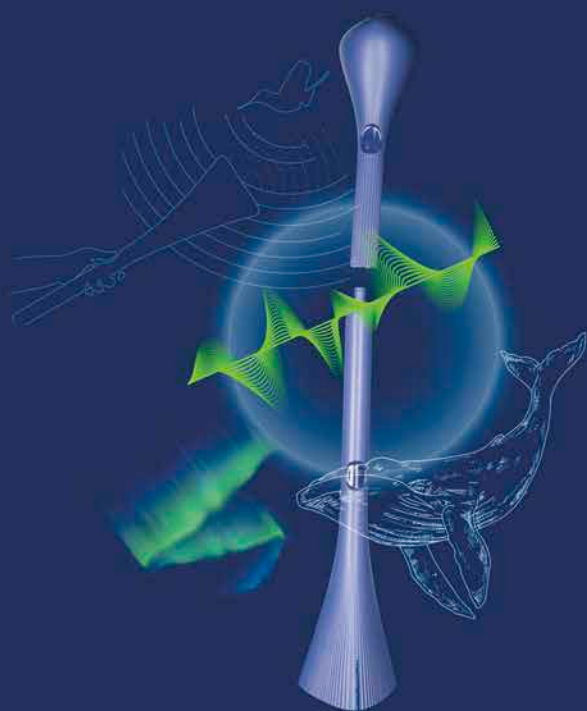
Je m'inscris dans la continuité de la pensée de Gaston Berger et de sa philosophie de l'action. La prospective naît principalement aux États-Unis et en France. Elle émerge dans un moment de résilience post-Seconde Guerre mondiale, où il faut imaginer la reconstruction. En France, Gaston Berger développe cette approche. Aux États-Unis, ce sont plutôt des mathématiciens probabilistes de la RAND Corporation qui montent la prospective comme une méthode montrant le potentiel et le pourcentage de probabilité des événements pour éclairer les décideurs.

Je suis sensible à l'approche philosophique de Berger car l'objet de l'étude, au-delà du monde, c'est l'humain – qui reste toujours surprenant. À la philosophie de l'action de Gaston Berger, j'ajoute la dimension poétique. Je parle de la prospective souhaitable comme d'une «poétique de l'action». Berger voyait la philosophie comme le moyen et l'action comme finalité. Pour moi, la finalité reste l'action, mais la poésie devient le moyen : c'est une poésie opérative qui consiste à remettre le beau au service de l'utile, comme on le faisait déjà à la Renaissance.

« Nous ne manquons pas de solutions – nous manquons d’horizons, de gens qui disent où ils vont ensemble et pour quoi. »

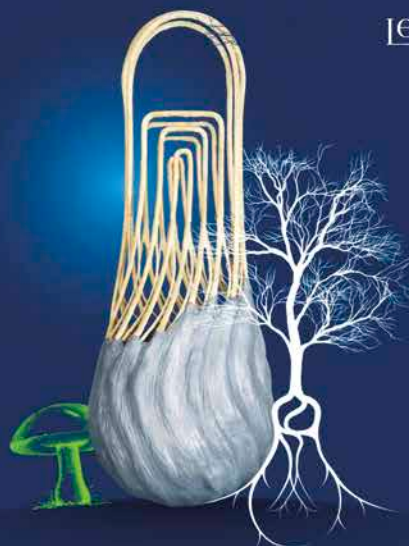
le TRADUCTEUR
de SENTIENTS

2038



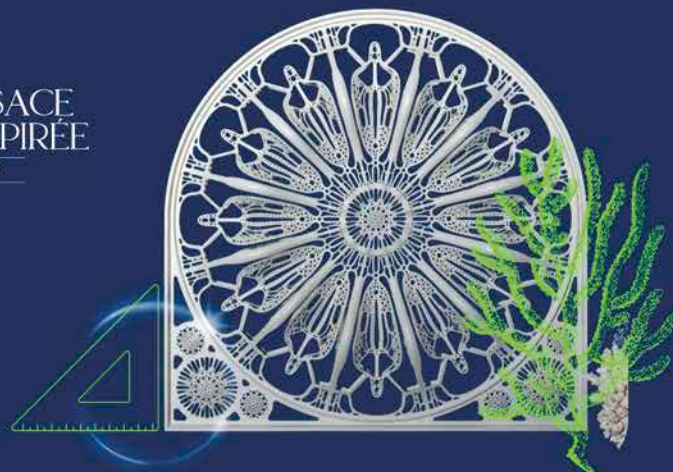
le SAC MAGELLAN

2036



la ROSACE
BIO-INSPIRÉE

2042



Quelles sont les évolutions méthodologiques émergentes dans le domaine de la prospective ?

Il y a deux *game changers*. D'abord, le *design fiction* qui s'est académisé et contribue à la réification des choses. Quand j'ai cette rosace bio-inspirée d'un lieu sacré du futur dans mon cabinet de curiosités, cela agit puissamment sur l'imaginaire. Elle n'attend que vous et moi pour devenir réelle.

Le second *game changer*, c'est évidemment l'IA. En prospective, rien de nouveau – elle était tellement attendue, on savait qu'elle allait tout changer. Par contre, on a été surpris qu'elle débarque en décembre 2022 alors qu'on la prévoyait pour 2030.

Nous sommes actuellement sur une ligne de crête entre effroi et enchantement. Au sein de notre institut, nous développons un FocusLab sur l'IA avec la perspective qu'elle pourrait sublimer ce que l'on a de meilleur. C'est peut-être l'outil qui nous manquait. Joël de Rosnay avait écrit *Le Macroscopie* en 1975, où il constatait que l'humain, sans augmentation, n'arrive pas à tempérer son hubris. Peut-être nous faut-il quelque chose de supérieur – non pas un dieu, mais une transcendance qui prendrait le meilleur des traditions de sagesse de tous les peuples pour nous éclairer.

J'aime bien l'approche de Microsoft qui parle d'une IA «copilote», qui nous accompagne. La perspective d'être aidés dans notre humanité pour aller vers un autre seuil de civilisation se dessine.

Vous dites que nous vivons l'automne de notre civilisation, précédant un renouveau. Que faut-il laisser derrière nous pour engager ce changement civilisationnel ?

Il y a pléthore de choses à laisser derrière nous. D'abord, le pétrole. C'était peut-être une brillante idée au XIX^e siècle pour 400 millions d'individus, mais pas pour 9 milliards. Dans cent ans, on nous dira : « *Vous n'avez pas vu qu'il y avait du soleil partout ? Qu'en vingt minutes de soleil, on pouvait alimenter une année d'économie humaine ?* » Le pétrole, c'est comme l'esclavage – une idée épouvantable qu'il fallait dépasser depuis longtemps.

Nous sommes à ce moment-là. Nous pratiquons un esclavage sur la nature. Nous avons pris l'habitude qu'elle soit à notre disposition, infinie, abondante et sans réaction à la pollution que nous lui infligeons. Erreur fondamentale. Nous sommes nature et la pollution revient dans nos corps.

Notre renaissance consistera peut-être à nous replacer autrement qu'au centre de la biosphère, non plus en maîtres et possesseurs mais en symbiose avec le vivant. Comme le rappelait si justement Hubert Reeves, la guerre contre l'environnement est la seule guerre qui, si on la gagne, nous tuera.

Reconsidérant notre relation à la biosphère, nous devons aussi reconsidérer les richesses. Tant qu'un arbre mort vaut plus qu'un arbre vivant dans l'économie, on sent qu'on est mal partis. Des valeurs non monétarisées émergeront – peut-être des «points de confiance» qui deviendront une vraie richesse. Nos indicateurs seront dépassés. Aujourd'hui, le PIB augmente avec une marée noire parce que ça crée de l'emploi pour dépolluer. Nous aurons de nouveaux indicateurs pour mesurer un nouvel état du monde au service d'un nouvel équilibre.

Pourquoi 2050 est-il pertinent comme horizon de projection ?

Nous pratiquons l'uchronie dans le futur. L'utopie est le lieu qui n'est pas ou pas encore ; l'uchronie est le temps qui n'est pas ou pas encore. L'utopie a fait beaucoup de victimes au XX^e siècle. L'uchronie est vierge – personne n'est mort pour une uchronie.

En se déplaçant en 2050, comme nous l'avons fait durant le Green Shift Festival, on révèle les conséquences des choix actuels. On prend le temps de mettre à l'échelle le signal faible. En uchronie dans le futur, on est forcé de voir cette portée car «on y est». Le défi devient : comment y est-on arrivé ?

En racontant au passé les éléments qui ont permis cette réalisation, le récit devient programmatique. Ramené en 2025, cela devient un axe stratégique avec des étapes vers un horizon souhaitable. Or nous ne manquons pas de solutions – nous manquons d'horizons, de gens qui disent où ils vont ensemble et pour quoi.

2050 est idéal : assez loin pour voir différemment (un changement de cap européen prend vingt ans), assez proche pour que tous les protagonistes envisagent les conséquences de leurs choix ou non-choix. 2100 serait «après moi le déluge». 2050, c'est la prochaine génération humaine.

Comment vous positionnez-vous par rapport à la collapsologie ?

Les collapsologues ont raison, nous avons les mêmes chiffres. Ensuite, c'est une question de choix, et moi j'ai choisi la voie des forces de vie. Mon regard d'historien y est pour beaucoup dans ce choix. Le chaos, nous n'avons d'autre choix que de le traverser, par contre on a le choix de l'énergie avec laquelle on le traverse.

La Renaissance est une époque traumatique pour celles et ceux qui l'ont vécue. Ils ne se sentaient pas en renaissance, les Renaissances et les Renaissants ! Ils traversaient des multi crises : la Méditerranée n'était plus le centre du monde, on découvrait un nouveau continent, le monde était pétri de guerres de religion, un tiers des Allemands se faisaient décimer et, de l'autre côté de l'Atlantique, le génocide amérindien sévissait...

Actuellement, on est un peu comme les femmes et les hommes de la Renaissance : on a l'impression que l'on vit un effondrement, et à juste titre. Mais c'est parce que c'est bien plus qu'un effondrement qu'il faut concourir aux forces de vie pour aller vers un monde meilleur. J'aime me rappeler cette phrase apocryphe : «Il est trop tard pour être pessimiste». Si tu restes dans l'abattement, c'est la glue. Tu dois choisir comment tu t'en sors.

La solution pour sortir de la collapsologie c'est l'action. Avec une bonne nouvelle, une «heureuse coïncidence» comme le disait l'anthropologue Jason Hickel : ce que nous devons faire pour survivre est aussi ce que nous devrions faire pour être heureux.





HACKER LES IMAGINAIRES DOMINANTS



Spécialiste des nouveaux récits et imaginaires collectifs, **Yasmina Auburtin-Mezaoui** livre sa vision des récits transformateurs, forte de 25 ans d'expérience dans les médias et mobilisation citoyenne en faveur de la transition écologique. Yasmina est notamment productrice exécutive du MOOC Imagine 2050, formation en ligne lancée en 2024. Elle a été conseillère éditoriale du mouvement On est prêt et consultante pour *Plus belle la vie*. Son approche repose sur la « pédagogie clandestine » : remplacer l'abondance de biens par l'abondance de liens en infiltrant de nouveaux imaginaires dans les contenus culturels. Sa devise : *Explorons le Planet way of life !*

⁸ Un MOOC (Massive Open Online Course) est une formation à distance, généralement gratuite et ouverte à un grand nombre de participants sur Internet.

Quelle est la spécificité de l'outil MOOC Imagine 2050 que vous avez développé ?

C'est un MOOC⁸, oui. Mais un MOOC vivant, incarné, sensoriel. Il y a de la vidéo, des sons, des jeux, des couleurs, de l'humour, de la poésie. Tout ce que je ne trouvais pas dans les MOOC ennuyeux, trop académiques, souvent désincarnés. Ici, on apprend aussi avec le cœur, le corps, l'intuition. Et ça change tout.

Pourquoi avoir choisi l'approche par les récits plutôt que par les données scientifiques pour sensibiliser aux enjeux de 2050 ? Quelle est la force spécifique des imaginaires pour transformer les sociétés ?

Parce qu'on ne se lève pas le matin pour un rapport du GIEC. On agit pour une histoire à laquelle on croit, un futur qui nous appelle. Les récits, c'est ce qui nous branche émotionnellement, ce qui alimente notre boussole intérieure. La donnée peut alerter, mais c'est le récit qui transforme. Et tant qu'on raconte le monde avec les mots de la performance, du progrès linéaire et du mérite individuel, on fait du surplace.



« On ne se lève pas le matin pour un rapport du GIEC. On agit pour une histoire à laquelle on croit, un futur qui nous appelle. »



Le Green Shift Festival 2025 à Monaco (en haut) et l'atelier de design fiction consacré aux professionnels du secteur de la culture en Principauté (à droite). Le lancement du MOOC Imagine 2050 à l'Académie du climat à Paris en 2024 (ci-dessus).





module 01

L'humain est histoire-s

module 03

Faire société autrement
vers un Planet Way of Life

module 04

Activons nos super pouvoirs !

module 02

Imaginaires dominants,
une course à l'extinction

Vous montrez comment nos imaginaires dominants (capitalisme, individualisme, technosolutionnisme) façonnent le réel. Comment un récit devient-il suffisamment puissant pour structurer une société entière ?

Quand il se rend invisible. Un récit devient dominant quand plus personne ne le remet en question, parce qu'il est partout : dans les pubs, dans les séries, dans les bulletins météo et les applis de course à pied. Le capitalisme n'est pas juste un système économique, c'est une série Netflix. Pour créer d'autres mondes, il faut d'abord hacker ce logiciel collectif.

Dans ce MOOC, vous affirmez que « changer de récit » est la clé de la transformation. Concrètement, comment s'opère cette bascule d'un imaginaire à un autre ?

Ça ne se décrète pas, ça s'infiltre. C'est ce que j'appelle la « pédagogie clandestine » : faire passer des idées sans lever le drapeau militant. Raconter des histoires qui donnent envie de sobriété comme on désire un plat bien cuisiné. Les leviers ? La fiction, les festivals, les algorithmes, les formats courts, les alliances improbables. Et surtout, la joie. On ne changera rien si on continue à faire flipper les gens.

Travailler sur 2050, c'est se projeter dans 25 ans. Comment éviter que cette approche prospectiviste ne devienne de la science-fiction ou du *wishful thinking*⁹ ? Quelles sont vos garde-fous méthodologiques ?

En restant collée aux limites physiques de la planète. La prospective n'est pas un exercice de divination, c'est une tension entre contraintes et désirs. On travaille avec des bifurcations plausibles, pas des utopies hors-sol. On propose de toujours s'en remettre à la théorie du Donut¹⁰ parce qu'elle articule bien ce double ancrage : plancher social et plafond écologique. C'est ma boussole. Si un scénario veut parler d'écologie mais déborde du Donut – trop d'inégalités ou trop de ressources consommées par exemple – il devrait sortir du jeu !

| Le MOOC Imagine 2050 a déjà formé plus de 19 000 professionnels.

⁹ « Pensée magique » : croire que quelque chose est vrai ou va se réaliser, non pas sur la base de preuves ou de la réalité, mais parce que cela correspond à ce que l'on souhaite.

¹⁰ Kate Raworth, *La Théorie du Donut, l'économie de demain en 7 principes*, paru dans sa version française aux éditions Plon, en novembre 2018.

Aussi, rester lucide sur le biais de désirabilité. Ce n'est pas parce qu'un futur nous fait rêver qu'il faut le servir façon conte de fées. On le teste, on le tord, on le met à l'épreuve de scénarios sombres pour voir comment des sorties de crise par le haut peuvent tenir la route. On embrasse l'incertitude, mais on garde les pieds dans le réel. Le rôle des récits, ce n'est pas de nous endormir, c'est de nous réveiller.

Face aux limites planétaires et à l'urgence climatique, n'y a-t-il pas une tension entre le temps long nécessaire au changement des imaginaires et l'urgence de l'action ? Comment gérez-vous cette temporalité ?

Alors honnêtement, ce n'est pas tous les jours facile ! Il y a comme un découplage des temporalités : on a besoin de récits d'atterrissage pour embarquer sur le long cours, mais aussi de micro-victoires, d'histoires courtes qui dopent l'élan. C'est un équilibre à tenir entre « changer d'époque » et « faire quelque chose lundi matin ». La narration, comme la politique, a besoin de moments concrets où les gens sentent que ça avance.

Sur la base de quels récits sous-jacents avez-vous construit la progression pédagogique de votre MOOC ?

On commence par déconstruire : d'où viennent nos imaginaires ? Qu'est-ce qu'un récit dominant ? Puis on explore les marges, les failles, les contre-narrations et ce qu'on appelle communément les signaux faibles mais que j'appelle des « réalités émergentes ». Et on finit avec les leviers créatifs : le *back casting*, une technique de *design fiction* qui nous projette dans des futurs souhaitables autour de postulats radicaux. Ma théorie du changement ? C'est que tout est déjà là et demande « juste » à être révélé au plus grand nombre et que toute personne concernée par la production de messages quels qu'ils soient pourrait se donner comme mission de faire circuler les récits comme des virus désirables.

Vous vous positionnez comme « messagère » de nouveaux récits. Comment éviter l'écueil du discours prescriptif ?

En racontant sans imposer. En montrant des possibles, pas des modèles. Le but n'est pas que tout le monde devienne décroissant ou permaculteur-ice, mais que chacun-e trouve sa façon de vivre autrement. Il faut donner envie de s'approprier le récit, pas d'y adhérer comme à un programme.

Quels autres outils et concepts clés doivent figurer dans notre « caisse à outils du futur » ?

On pourrait y glisser la robustesse, telle que l'a défendue le biologiste Olivier Hamant (voir interview p. 26). Une approche du vivant et du monde qui valorise la diversité, la redondance, les marges de manœuvre. En bref, tout ce qui nous rend capables d'encaisser les chocs sans tout casser.

C'est d'ailleurs ce que la Fondation Prince Albert II de Monaco et la Direction des Affaires Culturelles de la Principauté ont exploré dans leur dernier atelier professionnel. Bravo à elles et eux pour cette mise en pratique d'un futur déjà là.

Et aussi bien sûr l'entraide, cette autre loi de la jungle bien documentée par Pablo Servigne¹¹.

Comment savoir si les imaginaires bougent vraiment ?

On peut suivre les mots qui montent, les expressions qui changent, les formats qui émergent. Mais le vrai signal, c'est quand des gens se mettent à rêver autrement. Quand une pub, une série, une élection locale commence à incarner un autre monde sans qu'on crie « transition ! ». C'est diffus, c'est lent, mais c'est là que ça bascule.

¹¹ Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui Libèrent, 2017.



MOOC Fiction audiovisuelle, une première mondiale

Présentée par l'acteur et réalisateur Jérémie Rénier, la spécialité Fiction audiovisuelle du MOOC Imagine 2050 constitue une première mondiale pour transformer les récits audiovisuels. Visant à infuser le « Planet way of life » dans l'imaginaire audiovisuel, il propose des alternatives à la dramaturgie classique pour construire les récits de demain.

Cette formation innovante, soutenue par la Fondation Prince Albert II de Monaco, propose un programme de 90 minutes dédié aux professionnels de la fiction : scénaristes, réalisateurs, équipes de production et diffuseurs.

Magali Payen, présidente et fondatrice d'Imagine 2050, souligne l'enjeu : « Ce MOOC est pour Imagine 2050 un aboutissement : il permet de faire passer à l'échelle la métamorphose des leaders culturels et économiques, à laquelle nous œuvrons depuis des années. Nous espérons qu'il contribuera à accélérer la mutation de notre rapport au monde et l'émergence d'un nouveau projet de société. »

Le jeune cosmographe **Maxime Blondeau** participe de la résurgence de la cosmographie, à savoir la science ou l'art de représenter le territoire. Celle-ci mobilise les sciences physiques ou humaines, les sciences de la vie et de la terre, les données ou l'art ; elle fait émerger des sujets opérationnels aussi bien que stratégiques, des questionnements matériels autant que spirituels. La cosmographie est éminemment liée à la question écologique dans le sens où l'ensemble de ces représentations transforment notre conscience collective en nous confrontant aux réalités planétaires d'une époque. En précurseur d'une pensée verte reposant sur un lien indissociable entre « technologies » et « territoires », Maxime Blondeau rassemble aujourd'hui près de 200 000 personnes sur les réseaux sociaux.



COSMOGRAPHIE : RÉINVENTONS NOS RÉCITS DU MONDE

Peut-on d'ores et déjà imaginer les nouveaux mythes et récits collectifs qui structureront notre rapport au monde demain ? Sont-ils en germe aujourd'hui ?

Depuis le début du xx^e siècle, un nouveau paradigme s'annonce, celui que l'écrivain Paul Valéry résumait en ces termes : « Le temps du monde fini commence ». Cela signifie que le nouveau récit en germe est celui d'un espace collectif limité et circonscrit, fragile et vulnérable, qui entraîne une solidarité nouvelle des événements, des actions et des rêves. Valéry disait que tous les phénomènes politiques et économiques se rapporteraient à ce grand fait, sous la forme d'une obéissance ou d'une résistance. Après le paléolithique nomade et le néolithique extractiviste, le troisième temps de l'humanité pourrait être celui de l'intégration harmonieuse à notre univers dynamique.

En quoi la révolution technologique et spirituelle de notre génération marque-t-elle l'avènement de nouvelles représentations du monde ?

Mon domaine est la cosmographie, l'étude de la représentation graphique de l'univers. À la fin du xx^e siècle, la prise de conscience écologique couplée à la révolution médiatique qu'on appelle numérique a bouleversé notre manière d'utiliser les images et les informations pour décrire le monde que nous habitons. Comme pour l'émergence du langage, l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie, cela a entraîné des mutations économiques bien sûr, mais aussi spirituelles, politiques, et religieuses. La particularité de la révolution contemporaine, c'est qu'elle se produit au moment de l'achèvement de la mondialisation, c'est-à-dire dans un moment de tension considérable entre la conscience planétaire et l'identité locale. Cela annonce une métamorphose de notre récit collectif. Pour le pire, mais aussi, pour le meilleur, parce que nous pourrions produire un récit collectif qui pourrait corriger nos erreurs et nos manquements. Et il y en a.

Depuis la nuit des temps, toute la vie se construit sur l'attention prêtée à l'espace et au temps, et nous n'avons pas fini d'évoluer.

Quelles pourraient être les conséquences cosmographiques de cette révolution d'ici 2050 ?

Dans le pire des scénarios, nous nous déconnectons de la réalité du monde. Nous achevons le processus de dévitalisation, nous ne nous adaptons pas aux mutations du climat, du vivant, de nos territoires. Cela mène vers le conflit et l'effondrement.

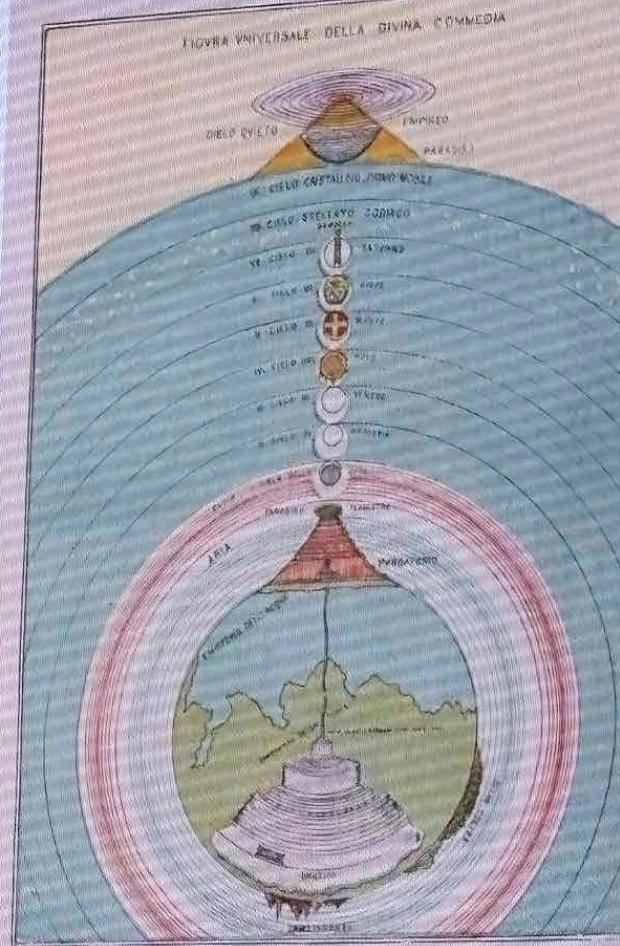
Dans le meilleur des scénarios, nous utilisons la puissance du récit collectif offerte par les nouveaux médias pour nous reconnecter, pour réorienter notre attention vers l'essentiel, pour réconcilier l'échelon global et l'échelon local de notre univers partagé. Dans ce cas, nous ouvrons la voie à la paix et la prospérité.

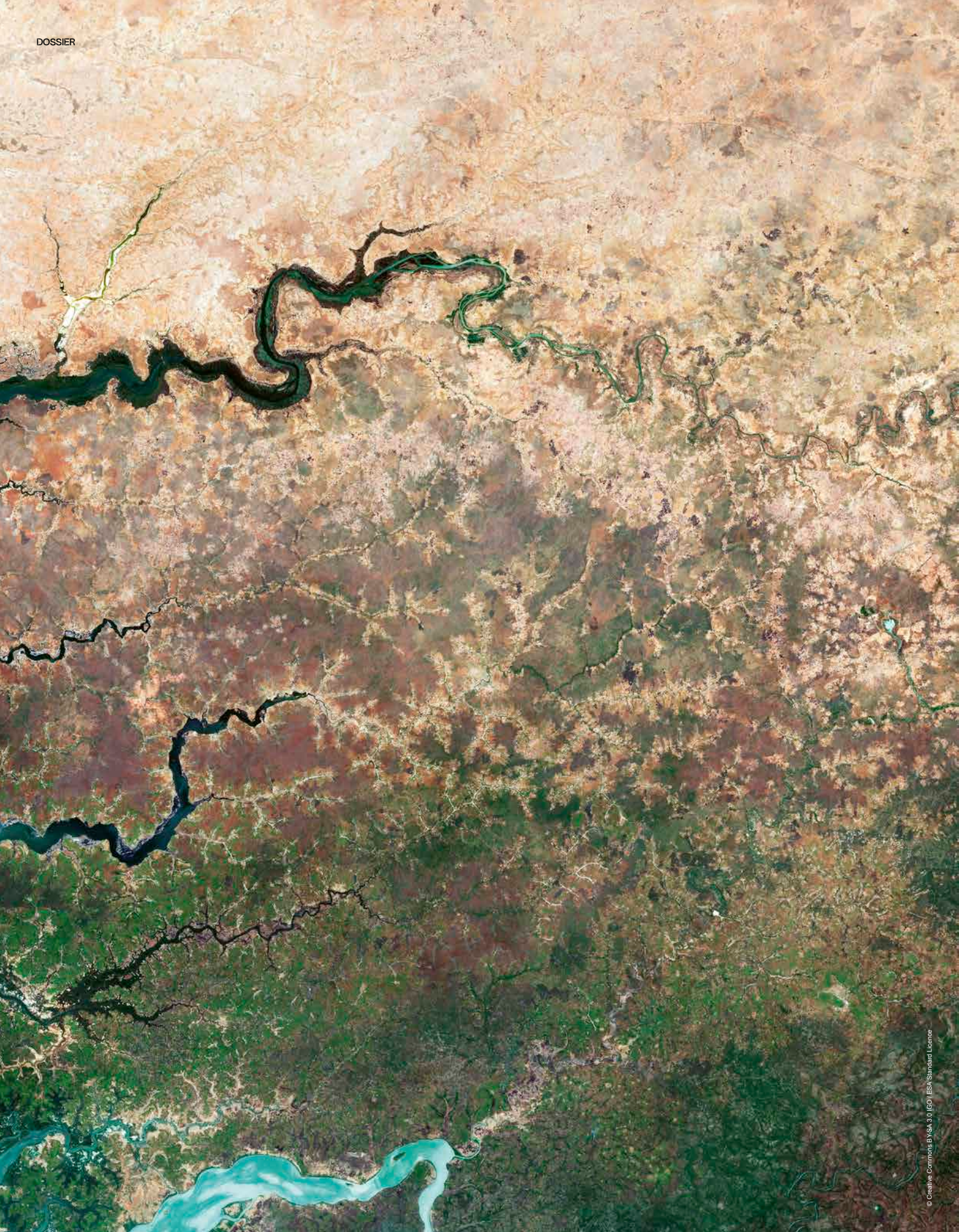
L'avenir, c'est l'histoire que nous contribuons toutes et tous à raconter. Ce qui est certain, c'est que nous avons dans les mains des dispositifs qui nous permettent de réécrire notre relation collective à l'espace et au temps. Notre existence va donc être liée aux choix que nous ferons en matière d'adéquation entre écologie, numérique et géopolitique.

Ces technologies sont-elles susceptibles de pallier la polycrise que nous traversons ?

Une technologie n'est en soi ni bonne, ni mauvaise, ni neutre. Une IA par exemple est au service de valeurs que nous programmons. La question est donc celle de la gouvernance, du cadre éthique de nos décisions collectives et la première étape pour que ces valeurs soient explicites c'est de créer des espaces de dialogue, connecter enfin les champs de la technologie, de l'écologie et de la démocratie.

Aujourd'hui, par exemple, *Google Maps* revendique 2 milliards d'utilisateurs. C'est le récit collectif du monde le plus partagé de l'histoire humaine, devant toutes les religions. Mais la question de la forme des cartes ainsi que des géo données que nous utilisons annonce des tensions en matière géopolitique. La carte est déjà un objet de souveraineté.





Grande muraille verte,
Sénégal-Gambie

Comment éviter que la « crise cosmologique » actuelle ne débouche sur de nouveaux systèmes de croyances destructeurs ?

À mon avis, les garde-fous sont toujours les mêmes pour ne pas déboucher sur de nouveaux systèmes de croyances destructeurs : le droit d'abord. C'est-à-dire la hiérarchie des valeurs qui prévalent dans une société, que nous la décidions ensemble ou qu'elle soit dictée, c'est le contenant de notre vision collective. Et ensuite l'imaginaire, c'est-à-dire le cinéma, la littérature, l'art, les jeux vidéo. La fiction est sans doute la plus puissante de toutes les manières de produire des récits collectifs. Je nous invite donc à nous sentir co-créateurs du monde et à mobiliser ces leviers pour donner corps aux idées dont le temps est venu.

Iceberg A-68,
océan Austral



© UK MOD © Crown, 2022 / Col Phil Dye / Royal Air Force / Crown



« La particularité de la révolution contemporaine, c'est qu'elle se produit au moment de l'achèvement de la mondialisation. »

2050 VU PAR OLIVIER HAMANT : PLACE À L'ÈRE DE LA ROBUSTESSE

“

En

2050, nous serons dans un monde nettement plus imprévisible et variable qu'aujourd'hui sur le plan écologique, et donc, par effet domino, sur le plan social, économique et géopolitique. Par conséquent, la robustesse – la capacité d'un système à rester stable et viable malgré les fluctuations – sera dans la culture commune. Nous devons inventer une nouvelle civilisation qui vit avec les fluctuations, au lieu de lutter contre.

Cela veut dire que nos paysages agricoles seront bien différents, car l'agroforesterie dominera : la biodiversité cultivée, notamment grâce aux arbres, permet de protéger des intempéries (grêle, sécheresse, etc.), d'apporter de la biomasse au sol, de stimuler les relations symbiotiques (en remplaçant par exemple largement l'emploi d'engrais et pesticides), de maintenir l'hygrométrie des sols, etc. Certains attributs de l'agriculture intensive seront toujours là. Par exemple, on pourra toujours mécaniser, mais il faudra des engins qui puissent passer entre les arbres (et des arbres suffisamment espacés).

Dans les villes, nous aurons accompli une forme de décolonisation : pendant longtemps, le modèle urbain est venu coloniser les campagnes. En 2050, la « ville du quart d'heure »¹² sera généralisée : le modèle du village aura colonisé la ville. Comme pour l'agriculture, une des clés du succès est la diversité : elle se retrouvera dans l'hétérogénéité des quartiers, qui chacun à leur manière, auront une forme d'autonomie des services. Il s'agira d'une robustesse plurielle, interne et externe, et solidaire. Les villes seront nettement plus végétalisées qu'aujourd'hui, pour créer des climatiseurs naturels, mais surtout, parce que le lien au vivant sera redevenu essentiel à la culture et à l'éducation.

¹² Concept développé par l'urbaniste franco-colombien Carlos Moreno, la ville du quart d'heure vise à permettre l'accès à tous les services essentiels à 15 minutes à pied ou 5 minutes à vélo de son domicile.



Tandis que les signaux d'effondrement se multiplient, le biologiste **Olivier Hamant**, spécialiste du développement des plantes et directeur de l'Institut Michel Serres, invoque le principe de robustesse. Ses recherches sur les mécanismes observés dans la nature l'ont conduit à réfléchir à des pistes de robustesse de nos sociétés à contre-courant de la fièvre de la performance.

Il sera impensable pour un enfant de passer plus d'une semaine sans faire une randonnée dans la nature. Il ne s'agira pas de confort, mais presque d'un nouveau lien fédérateur, presque comme une religion au sens étymologique du lien, car le monde vivant et ses fluctuations auront montré les limites de nos infrastructures humaines. L'émerveillement quand les chevreuils entrent en ville pendant la pandémie de Covid est la bande annonce de cette nouvelle époque.

L'économie et les entreprises auront opéré une mue complète. Dans un monde qui fait face à des pénuries chroniques de ressources, à des ruptures d'approvisionnement, ou à des fluctuations soudaines, on aura basculé d'une économie de biens vers une économie de services, avec des produits circulaires dont l'enjeu est surtout la réparation, l'adaptation, l'évolution locale, et non la fabrication ou la vente. La concurrence sera minoritaire, car dans les fluctuations, c'est la coopération qui est viable. Le moteur de l'innovation économique ne sera plus les concurrents donc, mais le monde fluctuant. Les entreprises ne répondront pas à des appels à projets compétitifs, mais à des appels à communs, où elles partageront toutes leurs innovations (comme c'est déjà le cas pour le projet des véhicules intermédiaires de l'ADEME¹³).

Le monde de la finance sera surtout un monde d'assureur, car pour investir dans une entreprise, il faudra que l'entreprise démontre sa viabilité dans les turbulences. En 2050, la culture de la robustesse sera une évidence, non par dogmatisme, mais parce que le monde fluctuant nous invitera dans cette voie plurielle... parce que c'est la seule viable. Et on regardera donc les organisations humaines de 2025, encore obnubilées par la performance, comme des fossiles d'un autre temps.

¹³ L'appel à projets « Industrie des Véhicules Intermédiaires » s'inscrit dans le cadre du programme eXtrême Défi qui « vise à encourager l'innovation » et « renforcer la collaboration entre les différents acteurs » de cette filière industrielle spécifique pour produire les véhicules intermédiaires de demain et leurs équipements (www.agirpourlatransition.ademe.fr).



« La robustesse, c'est la capacité d'un système à rester stable et viable malgré les fluctuations. »



*« Le monde de 2050 n'est pas une utopie.
Il est d'ores et déjà là, avec nous, en 2025. »*



« Nous devons inventer une nouvelle civilisation qui vit avec les fluctuations, au lieu de lutter contre. »

En

2050,

l'ingénieur ne voudra plus créer la technologie la plus performante via des délégations techniques distantes, mais au contraire, développera une diversité de technologies en visant l'autonomie technique des citoyens.

Il s'agira de stimuler la technodiversité et de créer des technologies réparables, adaptables et évolutives par les citoyens.

Nous aurons enfin compris que le monde de l'ultra-performance est technophobe car quand une technologie est très performante, elle écrase les technologies plus anciennes, et elle éloigne les citoyens de la technologie.

Au contraire, le monde de la robustesse est technophile : les nouvelles technologies robustes seront attractives sans éliminer les technologies plus anciennes également robustes. Les citoyens seront invités à se relier à la technologie, parce qu'elle sera émancipatrice. Il s'agit finalement de créer des outils conviviaux, au sens proposé par Ivan Illich. Parmi ces technologies, nombreuses seront celles qui feront appel à la bioéconomie circulaire, basée sur du carbone photosynthétique, biodégradable et compostable. Par exemple, nos batteries ne seront plus à base de lithium, mais à base de lignine, un polymère abondant du bois ; nous les réparerons dans des Repair Cafés de quartiers, et en fin de vie, elles finiront au compost municipal.

Le monde de

2050

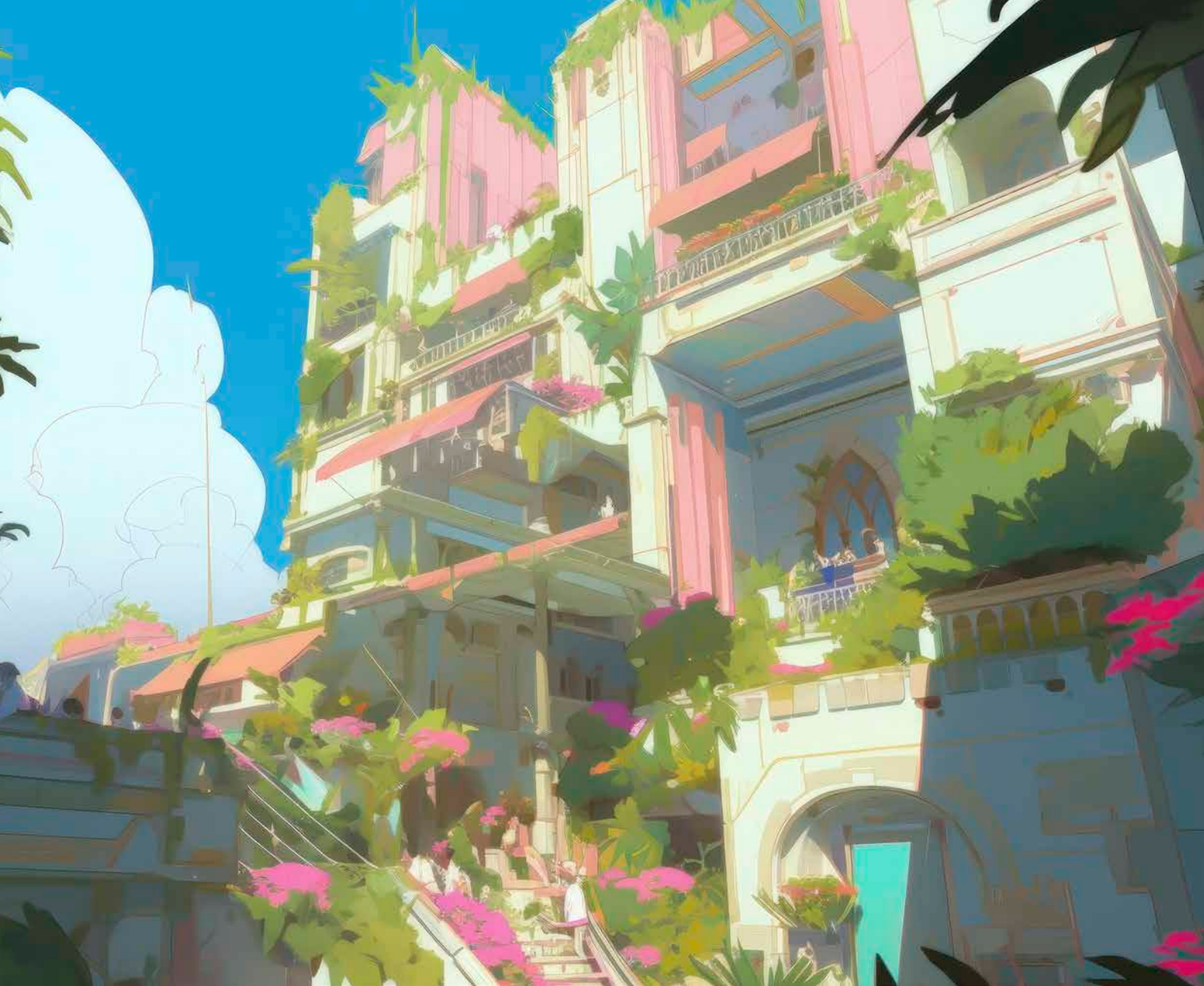
n'est pas une utopie. Il est d'ores et déjà là, avec nous, en 2025. Nous ne le voyons pas parce que les ultra-performants prennent toute la place médiatique, économique, et financière. Pourtant, à chaque fluctuation,

ces projets robustes vont démontrer leur plus grande viabilité, à mesure que les fluctuations s'intensifient et deviennent plus fréquentes. C'est l'agroécologie, l'habitat partagé, le tout-réparable, les approches participatives, les conventions citoyennes, la bioéconomie circulaire, etc.

Et c'est aussi une collection d'entreprises et d'associations qui sont déjà à visée robuste : un vigneron (Oé) en agroécologie et qui généralise la bouteille consignée, un fabricant d'enveloppes (Pocheco) qui invente un nouveau modèle éconologique qui ne laisse aucune trace dans le territoire et crée du lien social, un producteur d'électricité (Seaturns) qui utilise l'énergie des vagues avec une technologie *low tech* et robuste, une boulangerie (NéoLoco) qui fait du pain avec un four solaire et accompagne les entreprises à revoir leur modèle économique sur la base d'une énergie fluctuante. Ce sont aussi des écoles qui ne promeuvent plus la compétition, mais la coopération, où les professeurs viennent non pas avec des réponses mais des questions, et les élèves cherchent les réponses, collégialement. Une école où on apprend à apprendre.

Un monde où on a compris que la coopération, c'est aller contre sa performance individuelle pour nourrir la robustesse du groupe.

”



2

PASSER
À *L'ACTE*

En 2009, lorsque Johan Rockström et son équipe du Stockholm Resilience Centre¹⁴ formalisent le concept de «limites planétaires», ils définissent neuf seuils critiques pour la stabilité de la biosphère terrestre. Cette grille de lecture a depuis essaimé à travers une constellation d'initiatives citoyennes couvrant plus de 50 pays. Le mouvement des Villes en Transition, né en 2005 à Totnes en Angleterre sous l'impulsion de l'écologiste britannique Rob Hopkins¹⁵, compte aujourd'hui entre 2 000 et 3 000 communautés actives, illustrant la capacité des concepts scientifiques à se métamorphoser en actions tangibles lorsqu'ils sont portés par des récits mobilisateurs. Comment s'opère cette alchimie entre théorie et pratique ?



DES VILLES EN TRANSITION À L'ÉCOLONOMIE

L'échelle de la municipalité ouvre le champ des possibles. En Europe, berceau du mouvement, les communes d'Ungersheim (Alsace) ou Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais) orchestrent de nombreuses démarches de transition systémique : réhabilitation écologique des friches minières, énergies renouvelables, ceinture verte, écoconstructions, maraîchage bio, etc. Cette approche, reposant sur l'implication citoyenne, démontre la capacité des récits à structurer une transformation territoriale cohérente.

À Fujino, au Japon, la transition se cristallise après le séisme de 2011 : monnaie locale, ateliers solaires, cultures biologiques... L'initiative japonaise intègre les concepts de *tanoshiku*, (s'amuser), et *tsunagaru*, (se connecter), structurant l'identité japonaise du mouvement.

Au Brésil, le réseau national des Villes en Transition, formalisé lors de sa troisième rencontre à São Paulo en février 2016, témoigne d'une appropriation culturelle singulière du modèle. «La transition au Brésil n'est pas la même qu'en Suède ou au Japon, en Italie qu'aux États-Unis. Mais étrangement, quand nous sommes ensemble, nous faisons partie d'une famille», témoigne le Transition Network International. Cette tension entre adaptation locale et appartenance globale caractérise l'essence du mouvement.

Par ailleurs, la pénétration de ces nouveaux imaginaires commence à s'illustrer dans le secteur privé, comme en témoigne l'entreprise Pocheco en France. Emmanuel Druon a investi 10 millions d'euros pour rendre son usine d'enveloppes autonome en énergie et zéro déchet, dotée d'une toiture végétalisée abritant 80 000 abeilles, d'une phyto-épuration des eaux et promouvant le modèle d'«écolonomie». «Notre chiffre d'affaires a augmenté de 20 % depuis qu'on a entamé cette transition», souligne-t-il, conseillant des dizaines d'entreprises. Les récits de régénération peuvent donc transcender la dichotomie traditionnelle entre profit et santé planétaire.

Parmi les initiatives qui se forgent, l'une d'elles s'inspire de la charte du Verstohlen – laquelle donne dix lignes directrices sur les nouvelles manières d'habiter le monde et de faire

face à toutes les questions transitionnelles qui sont les nôtres – défendue par Cynthia Fleury. Ce nouveau récit fait ainsi émerger une expérimentation sociétale à l'échelle de la municipalité de Saint-Médard-en-Jalles (France), qui porte l'ambition d'une Ville-Forêt, d'un soin démocratique et d'une citoyenneté active. Intellectuels, designers, soignants et politiques se retrouvent autour du même projet.

LES VECTEURS DE TRANSFORMATION

Au-delà de l'inspiration initiale, un accompagnement prolongé doit maintenir la dynamique transformatrice. Avec vingt-quatre hubs répartis à travers le monde et reconnus par le Transition Network International, les initiatives de transition peuvent se relier à des groupes plus ou moins formels et des personnes référentes. Ces hubs adaptent les méthodologies globales aux contextes locaux tout en maintenant une cohérence narrative transnationale.

D'autres réseaux connectent les acteurs, le réseau mondial des maires, le C40 face à la crise climatique, le mouvement citoyen pour le climat et la justice sociale Alternatiba, ou encore le réseau Unesco YoU-CAN regroupant plus de 100 000 jeunes de 184 pays.

L'implication du public dans l'élaboration des récits renforce l'appropriation et l'émergence des solutions. Nouveaux médias et formations au futur se retrouvent au cœur du processus. Les conventions citoyennes locales et l'écriture participative de scénarios essaient. Les expériences telles que «La Fresque du climat», innovation pédagogique française créée par Cédric Ringenbach, exemplifie ces capacités de traduction : avec 1,5 million de participants en France, cet atelier transforme les données du GIEC en expérience collective. Le modèle s'est notamment décliné en Fresques de la biodiversité et du numérique, créant un écosystème d'outils narratifs interconnectés.

Les monnaies locales complémentaires – plus de 80 circulent en France, une centaine au Brésil – traduisent concrètement les récits alternatifs dans l'économie quotidienne et incarnent la possibilité de circuits courts et divergents.

Les tiers-lieux¹⁶, FabLabs et ressourceries matérialisent pour leur part ces nouveaux récits de coopération et d'innovation sociale.

¹⁴ Article publié par la revue *Nature* (Rockström et al., 2009).

¹⁵ Auteur de *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* (Actes Sud, 2020).

¹⁶ Espace de sociabilité d'initiative citoyenne, où une communauté peut se rencontrer, se réunir, échanger et partager ressources, compétences et savoirs.

Plus de 3000 FabLabs ont éclos, créant un réseau mondial d'ateliers où sont mis à disposition des outils numériques pour la conception et la fabrication d'objets. Le concept s'étend aux FabCities, regroupant trente agglomérations et régions du monde qui «ambitionnent de devenir localement auto-suffisantes et globalement connectées d'ici 2050», pour reprendre les mots du vénézuélien Tomas Diez, instigateur du concept et de son implantation à Barcelone en 2014.

Les *Low-tech Labs* promeuvent des solutions réparables et accessibles, soit «l'inverse de la Silicon Valley», explique Corentin de Chatelperron, qui diffuse des innovations frugales depuis Concarneau.

L'HORIZON D'UNE TRANSFORMATION PLANÉTAIRE

Le mouvement compte des initiatives dans des contextes aussi variés que les favelas brésiliennes, les villages italiens et les universités britanniques, démontrant la plasticité de ces récits transformateurs. Certains territoires prennent la forme de ZAD (Zone à Défendre), telle que Notre-Dame-des-Landes, devenue après l'abandon du projet d'aéroport, le laboratoire d'une société post-croissance : sur 1 650 hectares, une centaine de projets explorent des modes de vie radicalement différents et incarnent des récits expérimentaux.

Loin d'être une dispersion, il s'agit d'une adaptation créative aux écosystèmes culturels locaux. L'urgence climatique exige cependant une accélération de ces transformations. Les récits, loin d'être de simples ornements culturels, fonctionnent comme des architectures cognitives qui restructurent notre rapport au possible. De Fujino à São Paulo ou à Totnes comme dans des espaces interstitiels, s'esquisse une nouvelle cartographie du futur, territoire par territoire, récit par récit.

L'enjeu n'est plus de convaincre de la nécessité du changement – les limites planétaires s'imposent avec évidence – mais de cultiver des imaginaires qui rendent ce changement non seulement possible mais désirable. Comme le souligne l'étude «Des Récits et des Actes» menée en 2022 par Place to B, nous avons besoin de récits qui génèrent de la joie et de l'espoir, tout en

maintenant un ancrage rigoureux dans les réalités écologiques et sociales.

Cependant, l'ampleur d'une transformation sociétale suppose une approche systémique. La Plateforme d'investissement pour la transformation climatique et écologique (BIP), lancée par le gouvernement brésilien fin 2024, vise à articuler les récits transformateurs et les flux financiers, reconnaissant que les imaginaires seuls ne peuvent se passer des infrastructures économiques correspondantes. Nous voilà sur le seuil d'une révolution narrative globale. Nourrie par un foisonnement d'expériences locales, elle dessine les contours d'une civilisation capable de prospérer à l'intérieur des limites planétaires. La circulation des récits transformateurs démontre déjà que l'humanité peut, collectivement, réécrire le scénario de son destin. Reste à franchir le point de bascule.





Le fondateur de ChangeNOW **Santiago Lefebvre** revient sur la création de ce qui est devenu le plus grand événement mondial dédié aux solutions environnementales et sociales, rassemblant 40 000 participants de 140 pays.

Depuis 2017, chaque printemps, le Grand Palais parisien devient le catalyseur de solutions concrètes et de collaborations inattendues, constituant le vivier d'une nouvelle ère qui place l'écologie, l'art et l'innovation sociétale au cœur du changement. Rencontre avec cet ancien financier reconverti en architecte de la transition écologique, qui a fait le pari audacieux de transformer l'entrepreneuriat en levier d'action planétaire.

CRÉER UN ÉCOSYSTÈME DU CHANGEMENT ICI ET MAINTENANT

Qu'est-ce qui vous a décidé à créer ChangeNOW, vous qui venez du monde de la finance ?

Je me suis intéressé au monde de la finance car j'étais convaincu que c'était un réel tremplin vers l'entrepreneuriat. Mais finalement, après mon MBA à l'INSEAD (2014-2015), j'ai commencé à rencontrer des entrepreneurs de l'impact comme Boyan Slat pour The Ocean Cleanup, par exemple, ou Josephine Goube avec Techfugees. Ils étaient peu nombreux à cette époque et je me suis dit : « Ça, c'est le type d'entrepreneur que j'aimerais être. » Le constat était très clair : en 2015, tous ces entrepreneurs de l'impact se sentaient seuls, isolés. L'écosystème pour les faire grandir n'existait pas encore. L'idée première a été de créer cette plateforme, faire venir dans un même endroit les porteurs de solutions, les financeurs, les grands groupes, les talents, les médias, les pouvoirs publics. Cela pour qu'ils travaillent ensemble et fassent advenir de nouveaux modèles.

Quels dispositifs spécifiques avez-vous utilisés ?

L'un des grands avantages qu'on avait, c'est qu'on ne venait ni du monde de l'impact, ni de l'événementiel. On avait vraiment une feuille blanche pour tout créer, tout réinventer pour rassembler les Lumières de notre époque.

Lorsqu'on s'est lancé à Station F, on a pris des codes du monde de la tech que nous avons appliqué aux acteurs de la transition écologique et sociale. On s'est aussi inspiré des TED. C'était vraiment une opération de remarketing du concept d'entrepreneuriat social pour le monter à un niveau supérieur d'attractivité autour de la transition écologique et sociale.

Comment favorisez-vous les connexions et l'inspiration ?

Nous avons vocation de faire un événement qui peut vraiment changer le monde. Ça passe par une grande capacité à créer du lien. En créant un contexte propice, le networking et les connexions se font naturellement. Les stands des exposants sont disposés pour que l'interaction se fasse directement entre le porteur de projet et le visiteur, sans barrières ni intermédiaires.

Dans le design même de l'événement, une grande place est laissée à l'inspiration, notamment grâce à l'art. On essaie de toucher les gens pour les inciter à passer à l'action – parce que l'émotion vient nous « mettre en mouvement ».

Et vous continuez de vous démarquer...

C'est vrai qu'on a fait autrement et on continue de faire autrement. Lorsqu'on regarde même la manière dont on réalise l'événement, l'écoproduction est en pointe, elle est en avance sur ce qu'on fait généralement. On aime bien aller sur des terrains toujours innovants, où on essaye de changer le statu quo, la manière dont on fait les choses.

Quels sont les leviers de transition qui vous semblent les plus efficaces aujourd'hui ?

D'abord, créer et montrer à quoi peut ressembler un monde meilleur. C'est pourquoi nous privilégions une approche holistique dont l'écologie fait forcément partie mais on souhaite avant tout montrer la manière dont on pourrait vivre et qui apporte une plus grande satisfaction. Ensuite, proposer un endroit où des humains se rencontrent. Ce qui rattache les acteurs de la transition n'est pas leur position mais le fait qu'ils essaient de construire ensemble. Changer le monde, c'est avant tout une question de complémentarité.

Après huit éditions de ChangeNOW, avez-vous pu observer des résultats tangibles ?

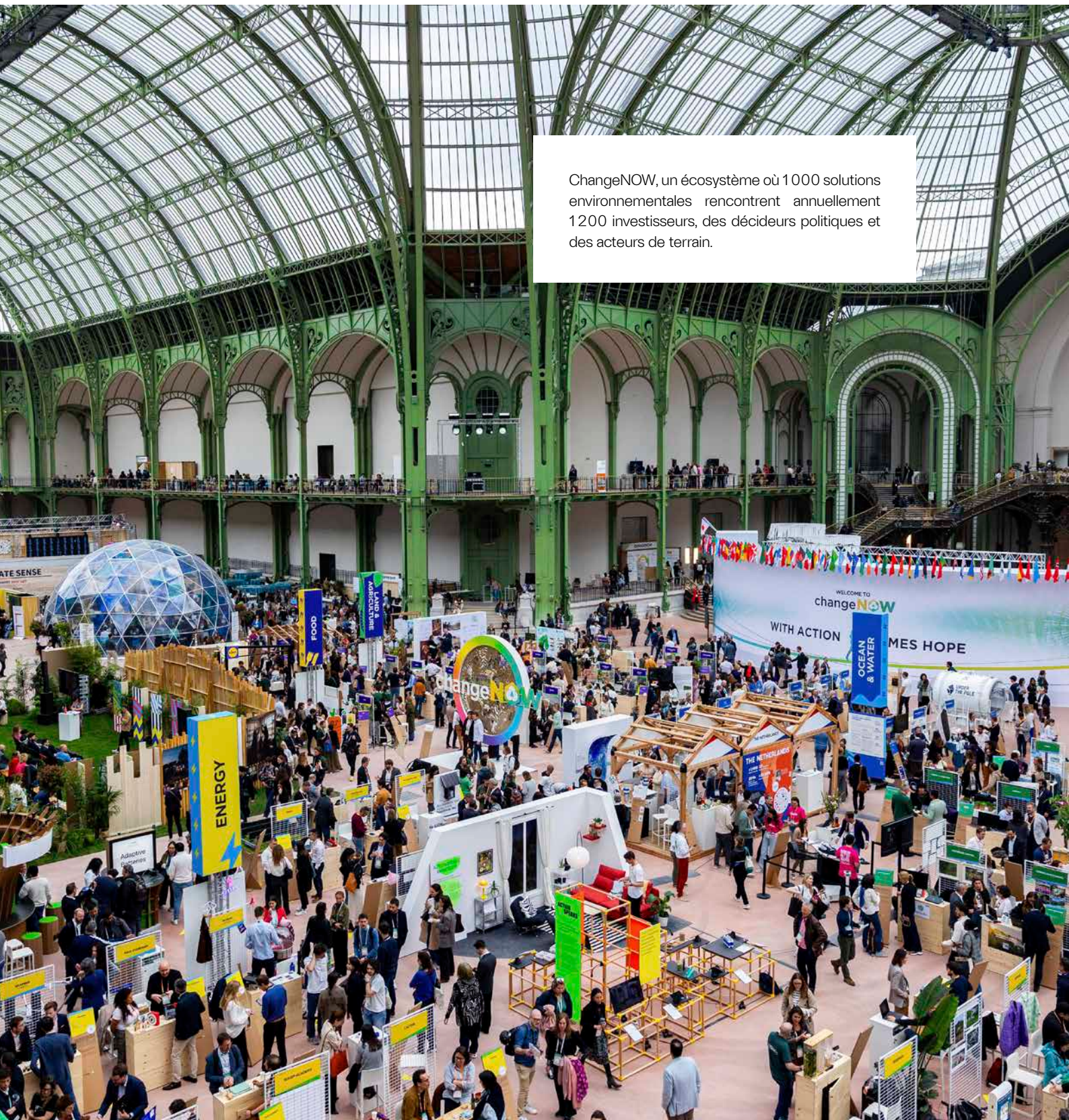
Chaque année nous établissons un rapport d'impact. Cette année, ChangeNOW représente l'équivalent de six mois d'activité pour certains projets exposants. C'est un vrai accélérateur.

Je peux donner des exemples concrets. Neolithe, qui fossilise des déchets non recyclables pour les transformer en matériaux de construction, a rencontré Christophe Béchu (alors maire d'Angers et actuel ministre français de la Transition écologique) à ChangeNOW. Cette rencontre a débouché sur l'engagement financier de l'agglomération d'Angers et le passage à l'échelle industrielle de cette solution.

Par ailleurs, la collaboration entre la start-up slovène PlanetCare et le ministère français de la Transition écologique a abouti à une législation pour les filtres à microplastiques dans les lave-linges à partir de 2025.

Du côté des investisseurs, le très beau fonds d'investissement privé dédié à la restauration des océans, Swen Blue Ocean, a trouvé ses premiers millions lors de ChangeNOW il y a quelques années. Aujourd'hui, il représente 300 millions d'euros.





ChangeNOW, un écosystème où 1000 solutions environnementales rencontrent annuellement 1200 investisseurs, des décideurs politiques et des acteurs de terrain.

« Changer le monde, c'est avant tout une question de complémentarité. »



Photos © ChangeNOW



Chaque année, il y a des centaines d'histoires comme celles-ci. Et puis il y a aussi des impacts autres : je veux parler des personnes qui, parce qu'elles sont venues à ChangeNOW, décident de rejoindre ce secteur, de changer de carrière, de se former.

Quelle sont les nouvelles tendances de solutions que vous observez ?

Il y a des tendances fortes dans trois secteurs. D'abord, on constate que l'économie circulaire reste un pilier essentiel pour aborder les problèmes liés au climat et aux limites planétaires. On estime qu'environ 40 % de la question climatique pourrait être gérée à travers une vraie économie circulaire. En outre, son impact sur les ressources, à l'heure où on consomme plus de deux planètes par an, est certainement le meilleur moyen de rentrer dans les limites planétaires.

Ensuite, la biodiversité. Il y a quelques années, c'était dur de trouver des projets de restauration de la biodiversité. Actuellement, c'est l'un des champs d'action les plus dynamiques.

Enfin, la transition agricole est un autre pilier essentiel de cette transformation du monde, notamment à travers l'agriculture régénératrice.

Quand on parle d'innovation, on pense souvent d'abord aux avancées technologiques mais pour vous l'innovation prend un sens plus large...

Oui, pour nous, l'innovation est ce qui permet de changer le statu quo. Ça passe parfois par de la technologie, mais souvent par de nouveaux process, des récits, des théories économiques. Exemple : le travail de Kate Raworth sur l'économie du Donut est une innovation dans la pensée économique.

On a développé «Films for Change», où on rassemble les acteurs de l'audiovisuel pour multiplier les productions sur la transition. La transition doit se faire sur trois piliers : la révolution énergétique, l'évolution de l'agriculture, et celle de la culture. La connaissance développée autour des questions de transition écologique et sociale ne doit pas seulement relever du domaine de la science, mais aussi de la culture. Je ne crois pas en un seul nouveau récit mais plutôt en la multiplication des manières dont on raconte la transition. C'est cela qui construit une culture finalement.

En quoi la diversité culturelle permet-elle d'envisager de nouvelles solutions ?

On apprend beaucoup de l'aspect multiculturel quand des acteurs de 140 pays qui se rencontrent. Et cela nous pousse à continuer de faire en sorte que ChangeNOW représente au mieux le pluralisme dans la transition. Pour aller encore plus loin, on lance cette année les premiers ChangeNOW Hubs : des licences à Tunis, São Paulo et Bangalore. Nous emmenons dans ces écosystèmes locaux les valeurs et la dynamique que nous défendons, cette même détermination d'être porté sur l'action.

Si vous posez votre regard sur l'horizon 2050, qu'est-ce que vous voyez ?

Nous, on a toujours cet ancrage sur le présent. C'est le «*change now*» ! On est vraiment sur l'action maintenant tout en étant conscient des challenges qu'il y a pour l'avenir. On a appris récemment que nous allions dépasser le 1,5 degré. Il ne s'agit pas de baisser les bras, mais plutôt, si on n'y arrive pas, de fixer l'objectif à 1,51, puis 1,52...

Ce qu'il faut, c'est qu'on fasse toujours de notre mieux pour répondre de la meilleure manière possible aux enjeux planétaires. Notre rôle, c'est de continuer à œuvrer pour qu'en tant qu'humanité, nous arrivions à répondre au mieux à ces problèmes.

CHICHE, ON CHANGE LE MONDE



Directrice de la communication et de l'éditorial chez makesense et figure des nouveaux récits écologiques, **Hélène Binet** développe depuis plus de dix ans des méthodologies concrètes pour mobiliser les citoyens vers un futur souhaitable. À travers ses projets comme le média *Chiche* et la Fabrique de l'époque (le nouveau projet de la Gaîté Lyrique), elle dessine une approche pragmatique de la transition écologique et sociale pour 2050.

Quand vous réfléchissez à 2050, quelle est votre vision méthodologique pour construire un ou des futurs souhaitables ?

Je ne sais pas si on peut parler de vision méthodologique pour rêver au futur avec un plan d'attaque en dix points ou si au contraire il faut réussir à lâcher prise le plus possible pour (re) convoquer sa capacité à imaginer au long cours. Dans un monde en crise, l'idée est de parvenir à sortir du carcan du présent pour plonger dans un avenir souhaitable. Pour cela, il faut s'extraire des problématiques du moment, prendre du champ, définir la destination utopique à atteindre et revenir ensuite sur le chemin à parcourir pour y arriver : on déjoue plus facilement les blocages et les freins quand on voit loin.

Je ne suis pas prospectiviste, je n'ai pas de méthodologie précise, je suis plus dans l'expérimentation. J'aime et je m'emploie dès que possible à tester des formats qui font appel à l'artistique. Chez makesense, on a expérimenté l'écriture de l'avenir de façon automatique en mode « cadavre exquis »¹⁷ en collectif. On joue aussi à être en 2050, à parler du futur au présent et raconter comment on en est arrivé là, ce qui donne de la force pour continuer le combat. Il nous arrive aussi de dessiner/coller des utopies. Dans cet esprit-là, j'aime beaucoup l'approche de Luc Schuiten, architecte belge de 81 ans, qui, depuis trente ans, dessine des villes imaginaires qu'il baptise de noms poétiques. « *Ce que je dessine ne se réalisera jamais tel quel. Je veux montrer que d'autres voies sont possibles, donner à l'imagination de la force* », explique-t-il. Donner du corps et du poids aux utopies, voilà ce qui nous anime chez makesense (entre autres).

¹⁷ Jeu graphique ou d'écriture collectif inventé par les Surréalistes laissant parler le hasard et la libre association d'idées.

« Il faut s'extraire des problématiques du moment, définir la destination utopique à atteindre et revenir ensuite sur le chemin à parcourir pour y arriver. »





Concrètement, comment traduisez-vous cette vision au sein de vos initiatives ?

Chez makesense, nous avons défini une boussole interne qui guide toutes nos actions. L'un de nos cinq axes porte particulièrement sur ce thème : nourrir et cultiver des imaginaires désirables. Cela se traduit de plein de façons différentes. À travers nos publications d'abord. On donne largement à voir des réalisations qui font du bien au monde, souvent loin des radars médiatiques. L'idée est de montrer que les utopies peuvent être réalistes et que d'autres imaginaires sont possibles. Dans nos formats d'événements aussi on s'emploie à casser les codes, on raconte des histoires, on invite des artistes, on fait participer le public. Au quotidien, nous convoquons la joie dans nos méthodes de travail, non pas comme un gadget mais comme un outil politique. « *Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution* », disait il y a quelques années l'anarchiste féministe Emma Goldman¹⁸. Il est important que nos utopies et nos modes de faire soient joyeux, qu'ils donnent envie. C'est une façon de donner de l'élan à nos idées.

Vous défendez l'approche des « petits pas pour se préparer au grand saut ». Comment cette philosophie s'applique-t-elle à l'horizon 2050 ?

Nous ne sommes pas naïfs ou nous ne le sommes plus, nous savons aujourd'hui que les actions individuelles ne sont pas suffisantes pour faire basculer le monde du côté de la transition écologique et sociale. En revanche, si l'on n'a pas soi-même testé, éprouvé dans sa chair les changements, il est difficile de les revendiquer à une plus grande échelle. Goethe disait : « *Tant que nous ne nous engageons pas, le doute règne, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité prévaut toujours. Dès le moment où on s'engage pleinement, la providence se met également en marche.* » L'action a des pouvoirs magiques notamment parce qu'elle rend optimiste et cela est valable en 2025 comme en 2050.

¹⁸ Vivian Gornick, Emma Goldman. *La révolution comme mode de vie*, Payot, 2024.



Le média *Chiche* incarne cette approche. Comment peut-il participer à préparer ce futur ?

Notre média a trois fonctions principales : permettre aux lecteurs et aux lectrices de comprendre les enjeux écologiques et sociaux, de s'inspirer des initiatives qui vont dans ce sens et de trouver des pistes pour agir concrètement que ce soit au niveau individuel ou collectif. À la fin de chaque article, des solutions sont proposées pour passer à l'action. Pour nous, c'est fondamental. L'actualité a tendance à nous plonger dans la sidération, nous souhaitons au contraire, avec *Chiche*, donner les moyens à chacune et chacun de prendre sa place dans les transitions.

Dans notre manifeste, nous rappelons que dans la société, il y a celles et ceux qui regardent le monde tel qu'il est et se demandent pourquoi. Et celles et ceux qui imaginent le monde tel qu'il devrait être et qui se disent : pourquoi pas ? *Chiche* est fait pour ces gens-là.

L'intelligence collective semble centrale dans votre approche méthodologique. Pourriez-vous nous donner des exemples de « petits pas » collectifs ?

Dans les actions que l'on propose, la plupart sont collectives parce que le groupe a un effet positif sur les individus qui trouvent des alliés et du soutien dans leur lutte. On encourage par exemple les jeunes à aller voir les commerçants de leur quartier pour passer aux emballages réutilisables, à organiser des disco soupes (ces grands banquets populaires réalisés à partir des invendus de marché), à faire du sport avec des personnes réfugiées... Sur notre média, une centaine d'actions collectives et concrètes sont répertoriées, il n'y a qu'à faire son marché.

Quelle place prend la dimension émotionnelle ?

Chez makesense, l'approche tête-cœur-corps est notre marque de fabrique. La dimension émotionnelle prend une place importante parce que l'on prend soin des personnes que l'on mobilise. L'écoute est très présente dans tous nos formats, tout comme les moments de fête et de joie. L'engagement n'est pas un sacerdoce mais un moment de plaisir et de connexion avec les autres et avec ses émotions.

Quels sont les indicateurs qui vous font penser que cette dynamique peut fonctionner à l'échelle nécessaire pour 2050 ?

Depuis plusieurs années, nous avons mis en place une mesure d'impact de nos actions. En 2024, plus de 2,6 millions de personnes ont été touchées par nos contenus, messages, annonces via notre média *Chiche* et notre plateforme Jobs that makesense. 24 500 personnes ont expérimenté nos formats dans les écoles, les associations d'éducation populaire, en entreprises, dans le public comme le privé... Ce qui nous guide surtout c'est la façon dont nous diffusons notre boussole. L'objectif final est de redonner à tous et à toutes le pouvoir d'agir, d'être un levier d'émancipation et de reprise en main du cours des choses. C'est important dans une société où la résignation et le repli sur soi gagnent chaque jour du terrain. Notre action ne bouleverse pas le monde mais contribue à son échelle au changement culturel nécessaire aux transitions. Régulièrement, on se dit que quitte à être une goutte d'eau, autant être celle qui fait déborder le vase !

***« Le pire n'est jamais certain.
Soyons celles et ceux qui se disent
qu'au moins on aura essayé. »***

SE FORMER AUX NOUVEAUX RÉCITS

Quelques pistes
parmi tant d'inspirantes
initiatives existantes.

À VIVRE



- Assistez au **Green Shift Festival** de la Fondation Prince Albert II de Monaco.
- Participez à une **Marche du temps profond** qui retrace l'histoire de la Terre pas après pas.
- Suivez **Epop&**, la programmation permanente, libre et gratuite de l'Institut des Futurs Souhaitables.



À EXPLORER

- Le **MOOC Imagine 2050** pour apprendre à maîtriser le pouvoir des nouveaux récits, accessible gratuitement pour les particuliers :



- **Post-R**, un voyage pédagogique sur l'état du monde pour mieux appréhender l'avenir, conçu par l'Institut des Futurs Souhaitables :

À LIRE



- Découvrez l'optimisme de **Rob Hopkins**, initiateur du mouvement des villes en transition, avec *Et si...* (Actes Sud, 2023)
- Adoptez de nouveaux mots avec le livre-dictionnaire de **Jeanne Hennin**, *Les mots qu'il nous faut* (La mer salée, 2024)
- Changez de paradigme avec **Olivier Hamant** : *Antidote au culte de la performance : La robustesse du vivant* (Éditions Gallimard, 2023)
- Abonnez-vous à la newsletter **Chiche de makesense** pour comprendre, s'inspirer et agir sur les transitions sociales et environnementales



À ÉCOUTER

- Les podcasts du Green Shift Festival de la Fondation Prince Albert II de Monaco, en partenariat avec Music for Planet :



- Tous les passionnants podcasts de **Mathieu Baudin**, « Dites à l'avenir que nous arrivons », en partenariat avec les éclaireurs de Canal +